

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les 15 jours

SOMMAIRE

AMOURS DES ANIMAUX. Letourneau.
A QUI LA FAUTE. Jean Richepin.
L'ACADÉMIE DE LAPUTA. Swift.
L'AUGE. E. Pottier.
LA VIE PARISIENNE. Nadar.
LES BEAUTÉS DU MILITARISME. Henry Fèvre.
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

Amours des Animaux¹

Souvent les oiseaux s'assemblent en nombre, pour rivaliser de beauté avant de s'apparier. Ainsi font les *Tetras cuspidata* de la Floride et les petits tetras d'Allemagne et de Scandinavie. Ces derniers ont de longues et quotidiennes réunions amoureuses, des cours d'amour, qui, chaque année, se renouvellent au mois de mai.

Certains oiseaux ne se contentent pas de leurs ornements naturels, si éclatant que puisse être leur plumage; ils donnent carrière à leur besoin d'esthétique, d'une manière qu'on peut appeler humaine. — M. Gould assure que quelques espèces d'oiseaux-mouches décorent avec un goût exquis l'extérieur de leurs nids, en se servant de lichens, de plumes, etc. Les oiseaux à berceau, d'Australie (*Chlamydera maculata*, etc.), construisent sur le sol des berceaux ornés de plumes, de coquillages, d'os, de feuilles. Ces berceaux sont destinés à abriter les parades d'amour, et mâles et femelles les élèvent à frais communs; les mâles pourtant apportent plus d'ardeur au travail. Mais, dans cette architecture érotique, la palme revient à un oiseau de la Nouvelle-Guinée, l'*Amblyornis inornata*, que M. O. Beccari nous a fait connaître. Cet oiseau, d'une rare beauté, car c'est un oiseau de paradis, construit pour protéger ses amours une petite hutte conique, devant l'entrée de laquelle il ménage une pelouse, tapissée de mousse et dont il relève la verdure en la parsemant d'objets divers, ornés de vives couleurs: ce sont des baies, des graines, des fleurs, des cailloux, des coquillages. En outre, quand les fleurs sont fanées, il a bien soin de les remplacer par d'autres plus fraîches, afin que les yeux soient toujours agréablement flattés. Ces curieuses constructions sont solides; elles durent plusieurs années et servent probablement à plusieurs oiseaux. Mais ce que nous savons des unions sexuelles, au sein des races humaines inférieures, suffit à montrer combien ces oiseaux artistes l'emportent sur bien des hommes en délicatesse amoureuse.

Personne n'ignore que la voix si mélodieuse de beaucoup d'oiseaux mâles est aussi, pour eux, un puissant moyen de séduction. A chaque printemps, nos rossignols figurent dans de vrais tournois lyriques. Les pics, mal doués au point de vue musical, tâchent de suppléer à

leur imperfection organique en choisissant une branche sèche et sonore, sur laquelle ils frappent non seulement pour appeler la femelle, mais aussi pour la charmer: ils font de la musique instrumentale. Un autre oiseau, le mâle des tisserins, se construit tout près de sa femelle une demeure de plaisance, où il va chanter pour plaire à sa compagne.

Audubon a fait sur les oies du Canada une observation de tout point applicable à l'espèce humaine. Plus, dit-il, les oiseaux sont vieux, plus ils abrègent les préliminaires de leurs amours. Leur sens poétique et esthétique s'est alors émoussé; ils vont droit au but.

Chez les espèces animales, où la force surtout donne la suprématie en amour, le mâle, presque toujours plus ardent, a dû, par sélection, devenir plus grand, plus fort, mieux armé que la femelle. Tel est en effet le cas pour la plupart des vertébrés, cependant il existe un certain nombre d'exceptions et, naturellement, on les rencontre surtout chez les oiseaux, plus enclins que les autres types à mettre une certaine délicatesse dans leurs unions sexuelles. Chez beaucoup d'espèces d'oiseaux, en effet, la femelle est plus grande et plus forte que le mâle. On sait qu'il en est de même chez certains articulés et ces faits autorisent à admettre qu'il n'y a pas de corrélation nécessaire entre la faiblesse relative et le sexe femelle. Faut-il en conclure, avec Darwin, que les femelles de certains oiseaux doivent leur excédent de volume et de taille à ce qu'elles ont jadis lutté aussi pour s'emparer des mâles? Il est permis d'en douter. Presque universellement, qu'elle soit grande ou petite, la femelle est moins ardente que le mâle et, dans la tragédie amoureuse, elle joue d'ordinaire, du commencement à la fin, un rôle passif: dans le règne animal, comme dans le genre humain, les amazones sont assez rares.

Chez les oiseaux et en général chez les vertébrés, le mâle est beaucoup plus impétueux que la femelle; aussi c'est sans peine qu'il se décide ou qu'on le décide à accepter momentanément une compagne quelconque. Parfois même cette ardeur irréfrenable pousse les mâles à commettre de véritables attentats à la sûreté de famille. Ainsi il arrive au mâle des serins canaris (*Fringilla canaria*) de persécuter sa femelle pendant qu'elle couve, de dilacérer son nid, d'en jeter par terre les œufs, enfin d'exciter sa compagne à redevenir amante en oubliant qu'elle est mère. De même notre coq domestique poursuit souvent la poule couveuse, alors qu'elle quitte ses œufs pour manger.

Chez les cousins germains de l'homme, les mammifères, la psychologie sexuelle ressemble, d'une manière générale, à celle des oiseaux, mais est le plus souvent moins délicate. D'ailleurs, comme il est naturel, les mœurs amoureuses sont d'autant moins relevées que les centres nerveux de l'espèce sont moins perfectionnés. Ainsi les stupides tatous se rencontrent par hasard, se flairent, s'accouplent et se séparent avec la plus grande indifférence. Notre chien domestique lui-même, tellement civilisé cependant et si affectueux, est d'ordinaire aussi grossier dans ses amours que le tatou.

Chez les oiseaux, nous l'avons vu, la loi de

combat joue un grand rôle dans la sélection sexuelle; mais elle est souvent contrebalancée par d'autres influences moins brutales; or, il en est assez rarement ainsi chez les mammifères, où c'est surtout le droit du plus fort qui règle les unions. La loi de combat existe aussi bien pour les mammifères aquatiques que pour les mammifères terrestres. Les luttes des cerfs mâles, au moment du rut, sont célèbres. On sait que parfois les combattants succombent, ne pouvant dégager leurs ramures intriquées; mais les phoques, les cachalots mâles se battent avec le même acharnement. Ainsi font encore les mâles de la baleine franche.

Chez les mammifères comme chez les oiseaux, comme chez l'homme, le désir amoureux surexcite, exalte toutes les puissances de l'être, juhe en quelque sorte l'individu épris au-dessus de son train de vie habituel. Les animaux en rut deviennent plus hardis, plus farouches, plus dangereux. L'éléphant, assez pacifique de sa nature, est d'humeur terrible à l'époque du rut. Dans les poèmes sanscrits, la comparaison avec l'éléphant en rut revient sans cesse pour exprimer le summum de la force, de la noblesse, de la grandeur et même de la beauté.

Je ne saurais évidemment m'arrêter bien longtemps à décrire les amours des animaux. C'est de l'union sexuelle et du mariage dans l'humanité que j'ai à m'occuper. Le rut des animaux, leurs mœurs et leurs passions amoureuses nous intéressent ici qu'à titre d'études préliminaires éclairant les origines des sentiments analogues dans l'humanité. Avant d'abandonner ce sujet, il ne sera pas pourtant sans intérêt de noter encore quelques faits, qui, au point de vue de la psychologie amoureuse, rapprochent beaucoup les animaux et les hommes.

Le vieux paradoxe cartésien, qui fait de l'animal une machine inconsciente, a encore de nombreux partisans. Un préjugé fort répandu veut que toujours les animaux obéissent à d'aveugles instincts; l'homme seul, dit-on, l'*homo sapiens*, modelé à l'image de Dieu, pèse les motifs, délibère et choisit. Or, la génération constituant pour les êtres organisés une des grandes nécessités, une loi tyrannique, qu'une espèce ne peut éluder sans disparaître, c'est sûrement dans les actes s'y rattachant que l'on devrait observer la plus exacte régularité chez les animaux. L'homme seul devrait avoir le privilège d'introduire dans l'amour le caprice et le libre choix. Il n'en est rien. De ce côté comme de tous les autres, l'homme et l'animal se rapprochent, se ressemblent, se copient. Dans sa célèbre évocation à Vénus, Lucrèce a pu dire justement, en proclamant l'universel empire de l'instinct de la reproduction:

Le monde vivant court où ta loi le conduit.

De Nat. rerum. (Trad. A. Lefèvre).

Mais, de même que l'homme moralement développé, l'animal aussi est capable de préférence, de passion individuelle; il ne cède pas à l'amour passivement et aveuglément.

Au dire des observateurs et des éleveurs, c'est surtout la femelle, qui est susceptible de sélection sentimentale. Le mâle, même le mâle des

1 *L'Evolution du Mariage et de la Famille*, par Ch. Letourneau. — Adrien Delahaye et Emile Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine, à Paris.

oiseaux, plus ardent que la femelle, c'est-à-dire plus enivré, plus profondément aiguillonné par l'instinct, accepte d'ordinaire une femelle quelconque : tout lui est bon. C'est la règle, mais elle comporte des exceptions ; ainsi le faisan mâle montre pour certaines poules une aversion singulière. Chez le canard à longue queue, quelques femelles ont évidemment pour les mâles des charmes particuliers ; elles sont plus courtisées que les autres. Le pigeon de colombier ressent une vive aversion pour les espèces modifiées par les éleveurs, améliorées selon nous, détériorées selon lui. Les étalons sont souvent capricieux. Il fallut, par exemple, user de ruse pour décider le fameux étalon *Monarque* à procréer *Gladiateur*, plus fameux encore. Des faits analogues ont été observés chez les taureaux.

Mais ce sont surtout les femelles qui introduisent dans l'amour la fantaisie individuelle. Elles sont sujettes à éprouver des aversions et des sympathies singulières, inexplicables. Parfois les juments résistent et il les faut tromper. Les pigeons femelles éprouvent à l'occasion et sans cause apparente une vive aversion pour certains mâles et se refusent à leurs caresses. D'autres fois une femelle de pigeon, oubliant tout à coup la constance de son espèce, abandonne son ancien compagnon, son époux légitime, pour s'éprendre vivement d'un autre mâle. De même les paons femelles manifestent parfois un vif attachement pour un paon spécial. Des chiennes de race, égarées par la passion, foulent aux pattes leur dignité, leur honneur, le souci de la noblesse du sang pour se donner à des roquets de basse extraction, à des mâles qui ne sont pas nés. On en cite, qui, pendant des semaines entières, ont persévéré dans ces passions dégradantes, repoussant entre temps les mâles les plus distingués de leur race.

Il arrive aussi, même chez les espèces célèbres par leur fidélité, que des actes de lâcheté amoureuse se commettent. Ainsi la femelle des pigeons abandonne souvent son mâle, si ce dernier est blessé ou débile : le malheur n'est pas attrayant et l'amour n'inspire pas que de l'héroïsme.

En terminant cette courte étude sur l'union sexuelle dans le règne animal, je formulerai les propositions générales qui s'en dégagent.

Toutes les espèces organiques subissent la tyrannie de la fonction génésique, garante de la durée du type.

Dégagé de tous les accessoires compliqués, qui souvent le voilent, le phénomène de la reproduction, chez les espèces bisexuées, se ramène essentiellement à la conjugaison de deux cellules.

Chez les animaux intelligents, la fonction génésique retentit dans les centres nerveux sous forme de violents désirs, qui surexcitent toutes les facultés psychiques et physiques, en éveillant ce que nous appelons l'amour.

Au fond, l'amour des animaux ne diffère pas de celui de l'homme. Sans doute il n'est jamais aussi quintessencié que celui de Pétrarque, mais il est souvent plus délicat que celui des races inférieures et des individus mal doués, qui, tout en appartenant au genre humain, ne cherchent dans l'amour, suivant une énergique expression du Plutarque d'Amyot, qu'à « se saouler seulement ».

Mais, chez beaucoup d'espèces animales, l'union sexuelle détermine une association durable ayant pour but l'élevage des jeunes. En noblesse, en délicatesse, en dévouement, ces unions ne le cèdent pas toujours à nombre d'unions humaines. Elles valent d'être étudiées.

A QUI LA FAUTE

..... Nous avons fait de l'argent le dieu qu'on adore, et les déshérités en voyant nos richesses ont voulu violemment y mettre la main. Ils ont recommencé la sempiternelle guerre, la grande bataille, que la philosophie

moderne appelle « le combat de la vie ». C'est la lutte des affamés contre les repus, des déguenillés contre les richards, des travailleurs contre les oisifs. Leur mot d'ordre est bien simple ; ils disent : « Ote toi de là, que je m'y mette ! » Ils ont le ventre creux, la gorge sèche, les bras maigres, la peau gelée de froid, et ils voudraient une place au banquet, un verre à boire, un rayon de soleil.

Puissants par le nombre et faibles par l'ignorance, ils ne se soulèvent que deux ou trois fois par siècle ; quand on a crié trop haut et trop longtemps « Silence aux pauvres ! » alors ils se mettent à répondre : « Mort aux heureux ! » Ce jour-là, tous les besogneux, tous les avides, tous les furieux, se donnent rendez-vous. Les prolétaires de l'outil prennent pour chefs les prolétaires de la plume, on déploie l'étendard noir des Jacques, ou le drapeau rouge de la Commune ; et ce flot houleux, formidable, de jour en jour plus grand, se gonfle et se rue contre la société.

Il s'y brise, soit ! Mais croyez-vous qu'il ne s'ébranle pas ? N'entendez-vous pas à chaque effort craquer l'édifice vermoulu ? Ne le sentez-vous pas trembler sous vos pieds ? N'avez-vous pas peur de le voir un jour crouler ?

— O riches et heureux de ce monde, vous tous qui vivez joyeusement votre vie, et qui ne sortez de votre paresse que pour engraisser de cadavres le fumier où pousse l'arbre de vos prospérités, ô vous les repus, vous les gavés, vous les satisfaits, en vérité je tremble pour vous.

Au lieu de vous cramponner à la barre de votre vaisseau désemparé, qui roule sur une mer de larmes et de sang, écoutez donc le bouillonnement formidable qui bruit sous vos pieds. C'est le banc de corail qui monte, monte lentement, par l'effet des polypes, prolétaires obscurs mais innombrables. Qu'il arrive à fleur d'eau, et votre navire sera soulevé, retourné la quille en l'air, vidé comme avec la main.

Mais vous n'entendez rien, n'est-ce pas ? Vous avez l'oreille encore plus dure que le cœur. Eh bien ! alors, jetez-vous à plat ventre pour écouter, et collez votre oreille aux fissures du pont. — Vous êtes à plat ventre ? Restez-y ! Vous n'aurez pas besoin de vous déranger pour demander pardon ; vous n'aurez qu'à vous retourner sur le flanc pour mourir.

Les Etapes d'un Réfractaire (1872) J. RICHEPIN.

L'ACADEMIE DE LAPUTA

Je ne fus pas fort satisfait de l'école de politique, que je visitai ensuite. Ces docteurs me parurent peu sensés, et la vue de telles personnes a le don de me rendre toujours mélancolique. Ces hommes extravagants soutenaient que les grands devaient choisir pour leurs favoris ceux en qui ils remarquaient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu, et qu'ils devaient avoir toujours en vue le bien public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services ; ils disaient encore que les princes devaient toujours donner leur confiance aux personnes les plus capables et les plus expérimentées, et autres pareilles sottises et chimères, dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici ; ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron : *qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.*

Mais tous les autres membres de l'Académie ne ressemblaient pas à ces originaux dont je viens de parler. Je vis un médecin d'un esprit sublime, qui possédait à fond la science du gouvernement : il avait consacré ses veilles jusqu'ici à découvrir les causes des maladies d'un Etat et à trouver des remèdes pour guérir le mauvais tempérament de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disait-il, que le corps naturel et le corps politique ont entre eux une parfaite analogie, dont l'un et l'autre peuvent être traités

avec les mêmes remèdes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent : ils sont pleins d'humeurs en mouvement, qui leur affaiblissent la tête et le cœur, et leur causent quelquefois des convulsions et des contractions de nerfs à la main droite, une faim canine, des indigestions, des vapeurs, des délires et autres sortes de maux. Pour les guérir, notre grand médecin proposait que, lorsque ceux qui manient les affaires d'Etat seraient sur le point de s'assembler, on leur tâterait le pouls, et que par là on tâcherait de connaître la nature de leur maladie ; qu'ensuite, la première fois qu'ils s'assembleraient encore, on leur enverrait avant la séance des apothicaires avec des remèdes astringents, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hystériques, apoplegmatiques, acoustiques, etc., selon la qualité du mal, et en réitérant toujours le même remède à chaque séance.

L'exécution de ce projet ne serait pas d'une grande dépense, et serait, selon mon idée, très utile dans les pays où les Etats et les Parlements se mêlent des affaires d'Etat : elle procurerait l'unanimité, terminerait les différends, ouvrirait la bouche aux muets, la fermerait aux déclamateurs, calmerait l'impétuosité des jeunes sénateurs, échaufferait la froideur des vieux, réveillerait les stupides, ralentirait les étourdis.

Et parce que l'on se plaint ordinairement que les favoris des princes ont la mémoire courte et malheureuse, le même docteur voulait que quiconque aurait affaire à eux, après avoir exposé le cas en très peu de mots, eût la liberté de donner à M. le favori une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles ou de lui ficher une épingle dans les fesses, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui aurait parlé ; en sorte qu'on pourrait réitérer de temps en temps le même compliment jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout à fait.

Il voulait aussi que chaque sénateur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il aurait à dire pour la soutenir, fût obligé de conclure à la proposition contradictoire, parce qu'infailliblement le résultat de ces assemblées serait par là très favorable au public.

Je vis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un soutenait que la meilleure méthode serait d'imposer une taxe sur les vices et sur les folies des hommes, et que chacun serait taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien était d'un sentiment entièrement opposé, et prétendait, au contraire, qu'il fallait taxer les belles qualités du corps et de l'esprit dont chacun se piquait, et les taxer plus ou moins, selon leurs degrés, en sorte que chacun serait son propre juge et ferait lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devait être imposée sur les mignons de Vénus, sur les favoris du beau sexe, à proportion des faveurs qu'ils auraient reçues, et l'on s'en devait rapporter encore, sur cet article, à leur propre déclaration. Il fallait aussi taxer fortement l'esprit et la valeur selon l'aveu que chacun ferait de ces qualités ; mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptait ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendraient presque rien ; qu'on ne rencontrerait personne qui ne voulût avouer qu'elles se trouvaient dans son voisin, et que presque personne aussi n'aurait l'effronterie de se les attribuer à lui-même.

On devait pareillement taxer les dames à proportion de leur beauté, de leurs agréments et de leur bonne grâce, suivant leur propre estimation, comme on faisait à l'égard des hommes ; mais, pour la fidélité, la sincérité, le bon sens et le bon naturel des femmes, comme elles ne s'en piquent point, cela ne devait rien payer du tout, parce que tout ce qu'on en pourrait retirer ne suffirait pas pour les frais du gouvernement.